

André Janus



CHRONIQUES DE L'ALNEBÉ

"Carte de l'Alnébé, 2001 de l'ère éliakandrienne" (archives de Saméa Kaar)
André Janus (sans date terrestre) Domaine public anarchiste

CHRONIQUES DE L'ALNÉBÉ

ADHJIN DELPH
LE DRAGON ROUGE

— Attention Träar !

Un gros pachyderme yslislien venait de frôler de près le photographe de la gazette de Määr-la-Trull, pour un peu il se faisait empa-

ler. Fär était envoyé ici, à Prälle, pour rendre compte du campement des suns, pauvres hères déplacés au grès des expulsions. La mairie de Prälle, aux mains de la Caste Sangermanopratine faisait tout son possible pour apparaître dans les journaux sous son meilleur jour, pouvant compter sur l'abnégation du service de presse légale.

Une décade plus tôt, les suns avaient été expulsés de Läk pelle, un boulevard de Prälle, et en ces quelques jours ils s'étaient réinstallés ailleurs, dans une halle abandonnée. Mais dans l'empire d'Yblisl, seuls les privilégiés peuvent aller et venir sans permis de route.

— Fär ! C'est encore loin le machin où tu veux aller ?

— Non non ! Tiens... on voit déjà les pachydermes des Corps de Réhabilitation Sociale, ils doivent attendre la sortie des conseillers municipaux, chargés de la fluidité solidaire.

— Et tu crois qu'ils vont faire quelque chose ?

— M'est avis qu'ils sont là pour le service de presse.

La rue Padröl est une sorte de goulot, bordé de vieilles bâtisses plus ou moins défraîchies avec de grandes balafres qui zèbrent les façades. La rue se finissant par un vieux bâtiment délabré, une ancienne halle aux poissons. Là s'étaient réfugiés une cinquantaine de familles suns. La plupart des membres sont des artisans qui essayent de vivre de leur art, ils fabriquent des meubles, décorent des murs, construisent des armures ou des objets de métal, d'autres sculptent, dessinent, écrivent ou font de la musique, vivant humblement et chichement de leurs travaux.

Mais les Castes citadines ne souhaitent pas leur présence, jugée contraire à la bonne réputation de Prälle.

— Tu vois quelque chose Fär ?

— Non, je ne vois rien que le soleil vers l'endroit et l'herbe du toit.

Träar et Fär se rapprochaient de plus en plus du lieu. Grâce à leur carte temporaire d'expression, on devrait les laisser passer.

— Halte ! dit une sorte de grand mâle qui avait une sorte de broussaille grisâtre au menton et le crâne dégarni. Vous avez une Carte ?

Il dit ce dernier mot comme si c'était une sorte de Graal magique et impérieux.

— Oui Sers-Gens, la voilà.

— Et lui là ? Désignant Träar silencieux et résigné.

— J'ai son permis d'images... tenez.

Le gradé renifla les "Cartes" avec suspicion. Comparant la photo avec les êtres qu'il avait en face de lui, mettant la Carte à côté du visage...

— Vous avez les cheveux plus courts sur la photo !

— Bah, vous savez, ça pousse, dit Fär avec un sérieux de proviseur assermenté.

— Mouaih... bon, passez et faites-vous tout petit, ça va gicler !

Le militaire municipal accompagnant cette parole avec le geste de son majeur passant d'un côté à l'autre de son cou.

— Ça promet Fär... qu'est-ce qu'on fait dans cette galère ?

— Allez Träar ! Ne sois pas avare d'humanité, on est là pour rendre compte, c'est le réac'chef qui verra ensuite si y publie ou non.



Rue Padröl

Les deux compères passèrent à côté des rangs serrés du CRS. Ils devaient être plus d'un millier, muni de bâton d'obéissance et de bouclier pédagogique. Tous, droit comme des

poteaux télégraphiques, les yeux fixes, tournés en direction de la halle.

Träar prit une photo de ces mâles, digne représentant de leur profession. Ils avaient posés pour le photographe, serrant encore plus leur mâchoire carrée, baissant les paupières sur leurs yeux, afin de durcir un peu plus leur dardant regard.

— Vient Träar, on va voir à l'intérieur comment ça s' passe avec les conseillers.

— Ah ouaïh ? T'es sûr que c'est une bonne idée ?... non, j'dis ça, j'dis rien, mais les molosses... tu crois qui vont nous r'connaître quand... enfin bon, quand ça va... tomber ?

La porte poussée, ils entrent ailleurs. Des tentures habillent les murs, de petits tabourets ou des gros coussins de mousse accueillent les plénipotentiaires. Sur de petites tables sont disposées les tasses de thé d'Ürl. Un silence serein habite les lieux et flotte une légère odeur parfumée d'épice.

Les cinquante familles se sont installées tout autour de l'enceinte, avec chacun leur petit chez soi, simple et bien ordonné. Ils récupèrent souvent ce dont "les autres" ne veulent plus, souvent ils les réparent avec les moyens qu'ils ont et leur patience. Ils reçoivent aussi les dons de bénévoles anonymes.

Fär et Träar se rapprochent à pas feutré du lieu de la concertation.

La discussion se passe autour d'une grande table basse, faite d'une vieille planche de bois poncée et peinte qui repose sur des briques sculptées. Les mots sont pesés, car en face des fonctionnaires municipaux se trouvent cinq représentants, mâle ou femelle (on les appelle aussi "kar"), des familles suns et Adhjin Delph, le sage esprit de la faculté de Saémaa Kaar. Adhjin est très respecté sur tout l'Alnébé et il ne viendrait à l'idée de personne d'interrompre le sage quand il émet sa pensée. C'est d'ailleurs certainement pour cela que le CRS est toujours dehors « pour porter secours » comme on peut lire dans la presse légale.

Fär et Träar s'approchent, courbent silencieusement la tête en signe de respect. Adhjin les voit et leur indique des tabourets. D'un lent geste amical il indique à Träar qu'il peut prendre des photos... pour peu qu'il reste silencieux.

— ...donc Maître Adhjin, je comprends fort bien votre attachement à ces pauvres tra-

vailleurs, victimes d'un système pernicieux, mais que nous à la mairie de Prälle malheureusement nous ne pouvons accueillir. Comme l'a dit l'un de nos plus grands philosophes-élu : « Nous ne pouvons accueillir toute la misère du monde ».

— Pourtant il faut bien que ceux-ci aient un chez-leur, et sans plus de bruit, ils participeront à leur simple vie.

— Ce n'est pas possible.

— Le possible n'est que le reflet de la volonté de bien faire.

Un silence se fit, les opposés se regardèrent avec obstination, comme quand on regarde un chat qui vous toise au fond de l'âme.

Träar prenait des photos de ce moment intense et solennel.

— Et si nous leur trouvions un chez-leur... ailleurs. Plus loin de ce quartier habité par de bons citoyens qui ne demandent que de vivre dans la sécurité et le calme douillet d'un quotidien mesuré.

— Où cela ? dit Adhjin sur un ton doux mais fatigué.

— Nous avons pensé, en commission spéciale d'aménagement des flux prolétaires de les déménager au sud d'Öbervillère.

— Mais il n'y a rien là-bas, juste une décharge. Les restes des bibliothèques quand elles ont été fermées par la police culturelle.

— Eh bien justement, ils ne dérangeront personne.

Adhjin se tourna vers les cinq kars cherchant leur avis au fond de leurs yeux silencieux. Y trouvant réponse, il se retourna vers les représentants, anxieux d'entendre ce qu'ils espéraient.

— C'est oui, lâcha Adhjin dans un soupir heureux et résigné.

Fär avait un sourire complice, il voyait le sage dans toute sa force, celui dont personne n'oserait interrompre la pensée.

Les municipaux se levèrent et partirent, l'air soulagé et confiant. Ils passèrent la porte de la halle.

C'est à ce moment-là, on ne sait pourquoi, la porte fut enfoncée par des hurlements gutturaux. Le flot des militaires assermentés se déversa dans la halle, laissant chacun hébété de cet incompréhensible assaut.

Ils commencèrent à massacrer les petits habitats simples et douillets, déchirant les douces tentures, détruisant le petit mobilier.

Ils se déchaînaient avec une violence inouïe, comme un essaim d'abeilles que l'on vient de faire tomber.

C'est alors que tous les témoins furent saisis de stupéfaction, les yeux du sage Adhjin se mirent à rougeoyer d'une lumière profonde chaude et douce. Dans ses yeux l'univers se contractait en un bouillonnement surnaturel rubicond.

Il y eut une lumière aveuglante, d'un rouge puissant, chaud et doux. Et à la place de Adhjin, un dragon haut de sept mâles, un grand dragon d'un rouge chaud et doux qui lança un cri intraduisible, un grognement strident qui obligea tous les présents à se boucher les oreilles pour protéger leurs tympans.

Puis le silence, un silence comme on peut en entendre sur les landes oubliées d'Yblisl, que même le vent ne rompt pas. Le gigantesque animal étendit ses ailes de cuir chaud et doux vers les kars et leurs familles, regardant les militaires jusqu'au fond de leur être. Soudainement il dit :

— Sortez ! Sortez en paix, ici il n'y a que moi et ceux que je protège. Nous irons là où l'on nous a dit d'aller. Que cela soit dit. Que cela soit écrit.

Les militaires, sans se retourner, marchèrent à reculons vers l'ouverture, du côté de la porte déchiquetée. On voyait dans leurs yeux à la fois une peur inextinguible et comme un soulagement de leur haine. Ils étaient autres, différents, délestés.

Fär et Träär étaient là, pétrifiés et heureux, eux aussi presque sous l'une des ailes du dragon Adhjin. Ils étaient adoptés par le chaleureux animal et se sentaient libres. Vivant.

Les représentants de Hane Ydlagö, le maire de Prälie, revenu afin de voir de leurs yeux ce qu'on leur avait raconté, étaient émerveillés d'anxiété, rassurés d'angoisse. Ils repartirent sans un mot.

Tous ceux qui restèrent regardaient le magnifique représentant de l'ancestrale race des dragons. Race que l'on croyait éteinte depuis des centaines de millénaires, depuis bien avant l'arrivée de la Pierre d'Alkandre. Et tous étaient heureux, leur âme s'élevait aussi haut que le chaud et doux dragon.

— C'est beau ! dit Fär dans un rôle satisfait.

Une lumière chaude et douce, d'un rouge flamboyant inoffensif remplit une nouvelle

fois l'atmosphère. Et à la place du dragon Adhjin, il y avait le sage Adhjin, souriant et soulagé. Il était un peu tremblant, il avait dû faire un grand effort pour contenir la puissance du dragon.



Adhjin Delph

Tous les kars vinrent à sa rencontre et le saluèrent de leur humble respect.

Les enfants chantèrent des comptines de leurs ancêtres, les autres, mâles et femelles s'occupèrent du dîner. Demain il faudrait déménager pour le sud, le sud d'Öbervillère. Là où il n'y avait rien, rien que les restes des bibliothèques oubliées.

Fär demanda à Adhjin : « Puis-je vous accompagner dans votre déménagement ? Et peut-être vous aider, si vous pensez que je peux être utile. »

— Bien entendu compagnon, toutes les volontés peuvent se partager et nul n'est exclu.

— Moi aussi j'veux en être ! ça m'frait mal de pas vivre ça ! dit Träär sans ambages.

Le dîner se prit en commun, autour de cette pauvre grande table, chacun se serrait contre chacun et partageait le peu qui avait été préparé par et pour tous. Tranche de volpui rose entourée d'une feuille d'amsie odorante. Salade de trulles avec quelques morceaux restants de liaurre fermentée dans une sauce aigre-douce légèrement épicée. Il y eut les fromages d'Äarfäär et de Grubel troué puis quelques fruits nouveaux venus des champs, hoboies, grapilles, orondes et rassins. Les bénévoles anonymes, citoyens contestataires, avaient apporté aussi du vin populaire d'Yrkem et des bouteilles d'eau claire.

Chacun parlait de sa journée, de ses pensées, de ses rêves, on riait, on chantait, on contait quelques vieilles légendes des ancêtres.

C'est à la mort des bougies que le repas se finit, vers la sixième et dernière heure de dôranhnaar. Fär et Träar furent accueilli par Aldirh, Aldirh Jénipur, menuisier et aîné des kars. La tempête des forces militaires avait été effacée, le lieu d'habitation, que les suns appelaient "commune" était juste simple et douillet. Un grand lit commun prenait la plus grande place, entouré de tabourets ou gros coussins de mousse, les uns servaient aussi d'écritoire, de pose-tasse ou pose-verre et les autres à la fois de sac à ranger et de siège. Des tapis, tissus de récupération, formaient le sol, des tentures formaient les murs. Quelques menues armoires permettaient le rangement des choses fragiles. C'était tout ce que l'on pouvait trouver la plupart du temps, sauf ici ou là des instruments de musique ou de dessin pour nourrir l'imagination et le cœur des suns.

La nuit fut calme et le grand lit d'Aldirh fut peuplé de rêves accablés et de contes d'avenir. Le sommeil est réparateur et inspirateur de l'âme.

Au petit matin, vers la première heure de numratanhnaar, alors que le soleil commence sa course dans le ciel, un gorgl aux plumes vertes et jaunes chanta le soleil, un doux chant agréable et vertueux, qui habille le levé d'un petit bonheur. Le petit repas du matin s'étala au rythme de chacun, les uns empressés de rassembler leurs biens et leurs outils, les autres plus nonchalants, mais déterminés à suivre la voie tracée en commun.

Toutes les affaires furent rangées, même l'humble et grande table commune. Mâles, femelles et enfants apprêtés, Adhjin, Fär et Träar ouvrant la marche.

Ils sortirent de la halle et virent les militaires, toujours là, fixés comme dans le sol, faisant haie de part et d'autre. Ils étaient chargés de leur « protection citoyenne de sûreté » jusqu'au lieu de leur assignation.

Adhjin, vieux mâle dont on ne connaissait le compte des siècles, marchait avec un grand bâton de bois d'Aarn, plus dur que la pierre. Il était habillé de ce que l'on nomme ici un *paltore*, sorte de grande robe masculine, son *paltore* était rouge foncé, fait de tissu léger tressé, ceinturée d'une *bande-paltore* de cuir avec

un anneau d'arkande représentant Orfath, la première lune d'Alnébé. Une capuche, *iirido*, pointe à l'arrière, de même couleur, protégeait le sage du soleil chaud de ce début de saison verte. Fär et Träar, était habillé très simplement de l'habit commun, le *manner*, une sorte de chemise sans bouton et aux larges manches, qui s'enfile par la tête ainsi que d'un *träll*, pantalon de tissu léger, très bouffant, qui suit le mouvement de l'air. Sana sur le crâne, sorte de casquette en tissus de croton. Les suns, était tous habillés plus ou moins comme Fär, certains avec des *bandes-manner* sans anneau, d'autres avec des broches de petite pierre, ornements de mémoire, d'autres encore portaient la cape de leur peuple, la *taërde*, faite de tissus léger, de couleur très claire et qui va jusqu'aux pieds. Tous marchaient avec des sandales de cuir, que l'on nomme *flibe*.

La troupe arriva au lieu dit Liber, vers la cinquième heure de dôrnaar, le troisième temps de la journée. Le soleil au bout de sa course allait vers dôranhnaar.

Les militaires firent « demi-tour... gauche ! » et repartirent.

Le lieu était jonché de reste d'étagères, de livres plus ou moins en bon état, de papiers divers, de boîtes métalliques avec des fiches, des chaises en bois ou en cuir de torkosse, de multiples tables. Des monceaux et des monceaux oubliés ici pour ne plus être utilisés ou consultés.

Durant la seconde période de l'empire d'Yblisl, juste avant le nouveau et actuel Empereur de tout et tous, Thanjill Gröthfaal, son père décida que la seule lecture autorisée serait le service de presse légale. Les bibliothèques devenant des ennemis de l'empire, elles devaient être rasées et tout ce qu'elles contenaient jeté. Au départ l'empereur désirait un grand autodafé, à la gloire de sa magnificence, mais quelques groupes écologistes, appuyés de scientifiques bien en cours, lui firent remarquer que cette "Fête du nouveau savoir" risquait de polluer très durablement l'atmosphère et empuantir durablement les intérieurs mêmes de son palais. L'empereur aimait certes les grands événements de rassemblement populaire obligatoires, mais il appréciait encore plus son confort olfactif. Il n'y eut donc aucun feu.

— Eh bé ! quel foutoir ! dit Träar en levant les bras au ciel.

— Il n’y a pas de mal à partager un travail, si c’est pour le bien du commun, compagnon, dit Adhjin.

Et tous s’y mirent, classant les chaises ici, les tables là, les papiers plus loin et les livres, sur la recommandation de Adhjin, furent enfin protégés des éléments, enfin, ceux qui restaient encore lisibles, mais telle fut la profusion, qu’il y avait de quoi remplir encore quelques bâtiments de livres à lire. Ils s’arrêtèrent ce premier jour pour partager un frugal repas et s’installèrent pour une première nuit...

...chez eux.

Il y eut des matins, il y eut des soirs, de la première heure de numratanhnaar, au lever du soleil jusqu’au coucher, à la quatrième heure de dôranhnaar. Chacun peinait sur ce chantier, mais dans la joie de ce travail partagé en commun, pour le bien de tous.

Trois mois plus tard, grâce à l’aide nourricière des bénévoles anonymes et du travail acharné, Liber avait comme un aspect de petit village suns, simple et douillet. Les maisons suns sont de petite taille, la place pour le lit commun et les tabourets d’autour ainsi que les armoires et un four en maçonnerie. Elles sont ouvertes sur le devant avec un rideau de nuit en tissus aux saisons vertes et jaune et un rideau de cuir aux saisons brune et blanche. Des tentures de tissus habillent l’intérieur, jamais de tableau, ou alors un portrait d’un ancêtre particulièrement aimé. Les suns ont un atelier en commun où chacun travaille son art, où les uns aident les autres, et vice-versa, la connaissance des uns profitant aux métiers des autres.

Une maison de groupe, appelée “La grande commune” sert aux repas de numratanhnaar, quand le soleil est à son zénith et à celui de dôranhnaar, lorsqu’il va se coucher. Cette maison est la mieux décorée, de belles tentures de récupération ou même fabriquées par les suns eux-mêmes, de gros coussins de mousse un peu partout, de petites tables pour ceux qui veulent être en petit groupe et la grande table de commun. Quelques jeux ici et là pour se détendre d’une belle journée de labeur.

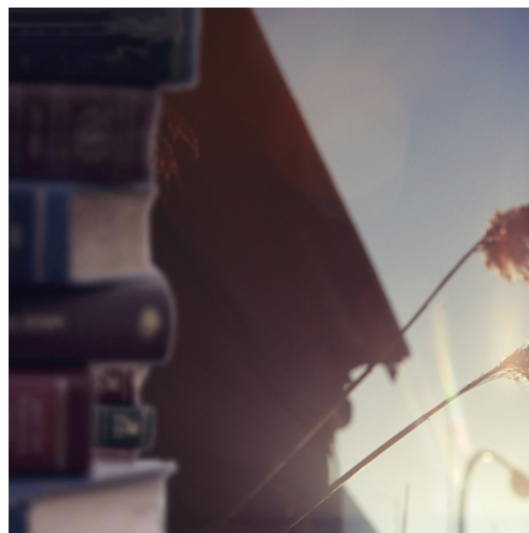
Enfin, ce village a sa particularité, il possède une bibliothèque, la plus grande de

l’empire d’Yblisl, car de toute façon il n’y en a d’autre ailleurs. A tour de rôle, tous les jours, un membre de la communauté fait cours aux enfants et à tous ceux qui veulent apprendre. Il leur enseigne ce qu’il sait et comme il le sait. Ces cours se passent soit à la bibliothèque, soit dans l’atelier commun, en petit groupe ou tous ensemble.

— Alors Träar, tu vas faire cours aujourd’hui ? Un cours de photo ?

— Mais non ! Je vais leur apprendre les poésies shaassiennes et les prémices de la langue de Shaass.

— Fini la photo alors ?



Liber

— Non plus ! Je vais ouvrir mon atelier d’photos, j’ai vu ça avec Fragolte, l’ébéniste, ont va faire des trucs ensemble. Et toi alors ? Ça doit faire deux mois que j’t’ai pas vu.

— Oh moi, j’aide pour construire une imprimerie, on a trouvé des sous auprès de magasins qui voulaient des textes imprimés pour leurs marchandises, tout un tas de trucs nouveaux à faire.

— Tu sais ce que prépare Adhjin ? Car mis à part les repas je le vois plus.

— Il donne cours de temps en temps et il aide à construire de nouvelles maisons de gens de l’extérieur qui viennent pour vivre avec nous. Et puis je crois qu’il étudie des anciens textes retrouvés, on va les republier d’ailleurs !

— Chouette ça ! Bon j’té laisse, faut qu’j’y aille.

— Salut Träar ! à la prochaine.

Au fur et à mesure du temps qui passe, la rumeur de l'existence d'un village en plein développement alla de maison en maison, de rue en rue de village en village et de ville en ville jusqu'à la capitale : Yblisl la froide.

L'oreille de l'empereur eut vent de la rumeur et il envoya un émissaire auprès de Hane Ydlagö pour de plus d'amples renseignements. Hane avait aussi entendu cette histoire, sans y prêter attention. Pour elle, c'était une légende colportée par quelques contestataires inconscients et irresponsables. Un village où les gens vivent en commun ! Idée saugrenue s'il en est.

— Mâhâme la maire, vous ne savez donc rien de plus de cette histoire ?

— Non cher ami, rien de plus, et d'ailleurs comment se pourrait-ce puisque c'est là quelques fables idiotes. Le pouvoir est la seule chose qui peut faire fonctionner une société. Seules la sécurité et la sûreté sont à même de faire régner le calme et le paisible travail de nos prolétaires. Non, je vous assure, dites à l'empereur de ne pas tenir compte de ces balivernes.

— Bien Mâhâme la maire, je vais en avvertir l'empereur et délivrer auprès du service de presse légale le message qu'il faut faire diffuser auprès du peuple, afin que ce dernier soit rassuré et qu'il ne soit pas inquiet de l'émergence d'un quelconque projet impossible.

Depuis lors, Liber, village commun, se développe et fait grandir l'humanité de ses habitants. On y échange, on y partage, on y développe ses connaissances et le travail se fait dans la communion du groupe.

Le sage Adhjin y est revenu souvent, jusqu'à sa mort, mille ans plus tard. Fär a réédité tous les livres qu'il a pu trouver. Fräar a créé son atelier photo et il enseigne celle-ci et tant d'autres choses qu'il a découvert dans les livres à tous ceux qui veulent apprendre. Al-dirh, l'aîné des kars, menuisier de son état, a eut d'innombrables apprentis, qui eux-mêmes en ont eu d'innombrables. Tout comme les autres, ils ont enseigné des mâles, des femelles et des enfants de tout âge, qui partagent ce qu'ils peuvent et veulent donner.

Mais chut ! L'empereur pourrait s'en apercevoir.



Liber Fär

TÖL DE FRÖ LE BRASIER DE KHOPJOT

— Alors Jaarod ? Un souhait ?

— Une hanaar !

On servit sa bière au nouveau chef élu pour l'an, et tous les guerriers, torse nu, autour de la table à palabres vidèrent leur chopine d'un trait de gosier.

— Jaarod ? Dis-moi ; s'adressa Kant Mnär ; ça fait bien ta septième année de pouvoir au sein du clan ?

— Vieil hibou mité, dis-moi tout de suite que je n'ai plus l'âge ? Et toi ? Depuis combien de temps tiens-tu cette taverne ?

La hache d'apparat s'abattit non pas sur la tête du tavernier hirsute, mais sur le bord du comptoir ; l'entamant d'une belle balafre, à côté de bien d'autres. Un rire commun éclata, un de ces rires joyeux et francs, leur grande gueule ouverte largement, ils laissèrent aller la bonne humeur en se reversant de belles chopines mousseuses.

— La plupart du temps, la mort est au coin du destin frères ! Mais *Khopjot*¹, notre seigneur et maître, dieu souverain des épées, semble veiller sur son fils.

Pris par l'émotion, Jaarod mit un genou sur la terre battue ; sa grande et belle épée tenue d'une main ferme, plantée dans le sol. La tête baissée, il se rappelait soudainement son fils, égorgé par les chiens affamés auxquels on l'avait livré. Ce "on" désignant les mercenaires avides et indignes de Nubil, 7^{ème} du nom, Théoricien du Royaume d'Hastse. Ces mercenaires qui faisaient office de police par tout le royaume.

C'était il y a un an, au vingtième jour de *Dorêt-Luup*², lors d'une expédition de ravitaillement³. Dans les brumes blanches et épaisses des vallées d'Has-tse, alors qu'ils revenaient d'un village où, après avoir massacré tous ses habitants, ils avaient pillé leurs réserves pour la saison du loup qui commençait à peine. Ils étaient joyeux et insoucians ; quand ils furent attaqués par une troupe de mercenaires. Kagn, fils de Jaarod, fut pris lors de cette embuscade. C'est plus tard, après

avoir détruit le Donjon de garnison, que le père retrouva les restes déchirés de son fils.

Maintenant, là, dans cette taverne du village de Strölterre, au sud de Jacarbel, au bord des falaises blanches de Terbal ; alors que le vent froid de cette fin de Dorêt-Môl⁴, au crépuscule, vient siffler aux fenêtres ; le silence où l'on aurait pu entendre le rôt d'une *firh*, fut rompu par ce qu'on appelle ici le chant de *Ni-fath*, et ailleurs le hurlement d'un loup à la lune.

— Frères ! Se relevant, Jaarod, du haut de ses presque trois mètres⁵, l'épée levée bien haut, fièrement, l'œil désormais pétillant de rage, harangua ses compagnons. Nous avons besoin de dégourdir un peu nos fières épées, sinon elles vont rouiller et se couvrir de poussières ! Demain, à l'aube, deux cent soixantedouzièmes jours du *Môl*⁶ ; nous irons les porter dans le ventre des mercenaires d'*Hastse* et nous nous repaîtrons du sang de ces infâmes pourceaux.



Taverne de l'Alnébé

Jaarod, soudainement, était furieux, prêt à vider la chopine ou étriper quelques ennemis. Il avait retrouvé sa force et sa passion. Il alla rejoindre Töl, son *saar*, qui lui avait préparé un bain chaud et mousseux ainsi que sa couche couverte de grandes peaux de môl de Kaliokarn.

Töl de Frö était au service de Jaarod depuis plus de deux cents ans. Il était de petite taille

¹ Prononcer "Ropchote".

² Dorêt : saison ; Dorêt-Luup : saison du loup (cf Annexe, en fin d'ouvrage).

³ Entendre par-là : pillage.

⁴ Dorêt-Môl : saison de l'ours (cf ibid.).

⁵ La taille moyenne d'un alnébéen est de deux mètres cinquante.

⁶ Le matin du 12 décembre.

pour un alnébéen — il ne mesurait guère qu'un petit mètre quatre-vingt — mais comme disait son maître : « taillé dans un glaive ». Petit en effet mais très sportif. Les cheveux blond gris, très longs, lui couvraient le bas des reins. Il avait un visage jeune pour un alnébéen mûr de seulement huit cent quarante-sept ans ; le nez ferme et bien dessiné, les yeux verts et pétillants. Il avait deux larges mains et connaissait l'art de s'en servir pour bien des travaux. Enfin, il avait un caractère aimable et débonnaire qui le faisait aimer de tous.

Au matin, tous les guerriers se retrouvèrent sur la jetée pour embarquer sur le *fragnarh*, cette embarcation célèbre des anciennes guerres de la mythologie sudiste. Célèbre principalement pour sa tête de proue. Mais le *fragnarh* de Jaarod est bien le plus célèbre d'entre tous. En effet sa proue figure un *Dräggar rögg* (dragon rouge) aux ailes déployées ; sa langue fourchue mesurant plus de deux mètres ; et enfin deux yeux de rubis phosphorescents.

— Allons frères ! Il est temps de partir, la marée nous est favorable et j'ai fait une petite et fière prière à *Lief* pour que nous ayons les vents avec nous. Nous allons pouvoir enfin nous décroûter de la chaleur de *Taagr* !

Le bateau enfin se détacha doucement de la rive, les hautes montagnes du *Fgorj* de Strölterre saluant le départ des guerriers de leur panache blanc et brumeux. Le voyage de près de trente jours fut émaillé de chants de guerre, de poésies épiques et de récits personnels racontant des histoires de monstres ou de beautés surnaturelles. La hanaar coula à flots mousseux et les rires remplaçaient les combats d'entraînement.

Ainsi fut le voyage jusqu'aux plages à l'extrême est d'Hastse. Près de l'excentrique Foyaam, cité des mystères insondables des sirènes aux dents de sabre. On dit que leur chant et les clapotis des vagues ont eu raison de bien des équipages. Mais heureusement Jaarod est prudent, et c'est à distance respectable que le *fragnarh* est échoué, à la fin du sixième jour du Luup⁷.

— Frères, je vous propose d'installer ici notre base, nous allons manger quelques jambons et vider quelques outres ; puis nous par-

tirons en campagne. Töl et Trebs garderont l'endroit.

Trebs, fils de Jullin était un jeune guerrier qui n'avait pas encore l'expérience des *raz-zias*, et Jaarod, même s'il sentait l'impatience du jeune guerrier fougueux, ne désirait pas encore le mêler à ces piètres combats de ravitaillement. Qui plus est il ne voulait pas laisser seul son fidèle et amical Töl, auquel il tenait comme à un ami.

C'est tard, vers la fin du huitième jour du Luup⁸ que la horde revint de la rapine. Jaarod semblait heureux et ses guerriers chantaient les louanges de leur action.

— Merci Trebs pour l'organisation du camp. Aux beaux jours de *Laen*, après ton anniversaire, je te promets de nous accompagner à quelques sauvages entreprises.

— Jaarod, j'attends ce jour depuis mes seize ans, j'attendrais donc ma fête de cinquante années⁹ et je jure ici de ne pas faillir aux lois de Khopjot.

— Voilà une fière parole frère ! Tiens, partage une chopine sinon tu risques une sécheresse.

Tibräar, fils d'Oÿl, joignant le geste à la parole choqua sa chope de terre à celle du jeune guerrier. Cependant Jaarod, l'œil inquiet, se méfiait tout de même de la rouerie des mercenaires de Nubil.

— Tibräar va nous garder des mauvaises embuscades, tu pourras ainsi compter les étoiles et nous raconter tes rêves éveillés au chant du *khom*. Moi je vais me coucher. Vient Töl ! Nous allons un peu échanger quelques idées avant de rejoindre les songes.

C'était un honneur pour Tibräar d'avoir la confiance du chef, et tout guilleret il alla prendre position sur une petite hauteur, à un jet de pierre du camp. Bien entendu avec de quoi boire et fumer l'herbe d'Oumah, ainsi qu'un bon livre qu'il pourrait étudier grâce à Nifath qui éclaire la nuit. Il était fier et heureux.

Le matin, ce n'est pas un *khom* qui réveilla les guerriers, mais les cris désespérés de Tibräar.

⁸ Avant minuit, le 19 décembre.

⁹ Les alnébéens ayant une espérance de vie de près de 2500 ans, ils ne sont considérés adultes que passé cinquante ans. Cette première période est consacré à la formation et à l'éducation, quelque soit le domaine.

⁷ Avant midi le 19 décembre.

— Aux armes ! Aux armes mes frères ! Jaarod a disparu ! Et Töl aussi. Une main criminelle m’a frappé la tête alors que je regardais les constellations. Ce devait être un *snaarl*, car je n’ai rien perçu !

Tibräär s’arrachait les cheveux, il était pris d’une fureur contre lui-même. Ses compagnons durent le maîtriser pour qu’il ne s’éventre avec sa propre épée.

— Allons frères ! Un *snaarl* fait moins de bruit que le silence. Moi-même j’aurais pu en être la victime. Il faut nous équiper et aller à la chasse. Trebs ! Tu viens avec nous, je suis sûr que Jaarod me donnera raison lorsque nous l’aurons retrouvé.

Jaarod fut réveillé par un liquide qui coulait sur son visage. En reprenant ses esprits, il comprit que ce n’était pas de l’eau mais de la pisse. Il se trouvait dans une sorte de puits de trois mètres de diamètre et de dix de haut au moins. Un mercenaire aviné se soulageait sur lui. Il se mit à l’écart de la fontaine et cria :

— Espèce de fils de brenne, engeance de pourceau, la prochaine fois c’est moi qui ferais couler quelque chose, et ce sera ton sang giclant sur ton ventre ouvert !

— Ouaih ouaih c’est ça sale *koona*¹⁰ ! Tu vas bientôt servir de pâté aux *chirrhs* du commandant.

Le soldat parti, Jaarod put s’apercevoir que Töl était avec lui dans ce cul de bassefosses. Il avait une entaille sur le crâne et le sang séché se mêlait à ses cheveux.

— Töl !... Töl ! Es-tu encore vivant ?

Il secouait son serviteur. Töl ouvrit les yeux, il semblait sortir d’un cauchemar d’Alkandre. Hébéte et surpris de se trouver en pareil endroit.

— Mais maître où sommes-nous ? Que s’est-il passé ?

— Je ne sais mon fidèle ami, je ne sais. Sauf que nous sommes les proies de ces infâmes mercenaires à la solde de cette salope de Nubil. Viens ! Lève-toi, je vais essayer de te faire sortir en te lançant au-dehors de ce trou afin que tu ailles à la rencontre de nos frères qui sont certainement déjà à notre recherche.

— Mais maître, je ne...

— Obéis-moi mon ami, c’est la meilleure solution.

Töl se préparait à être le messager de la délivrance, lorsque plusieurs mercenaires s’approchèrent du trou. L’un d’eux était le fameux commandant. Un humain petit et gros, avec une sorte d’écharpe de bourgmestre sale et graisseuse.

— Voilà nos tourtereaux¹¹ camarades ; nous allons avoir du spectacle. Faites-les monter et préparez-les !

Une fois remontés, on leur attacha les poignets et ils furent mis à poil. Trois mercenaires les poussèrent vers un autre puits où attendait déjà l’humain commandant la place. Il y avait dans ce trou une demi-douzaine de *chirrhs* affamés. Ils avaient tous le poil noir et leurs dents acérées blanches n’attendaient que de déchiqueter les prisonniers.

— Toi, le petit, s’adressa-t-il à Töl, prends cette épée et coupe les mains de ton maître.

— Jamais ! Ce serait lui interdire le paradis des guerriers.

— Je le sais *koona* !

À ce moment, Töl, l’épée à la main, trancha les liens de son maître et il se jeta dans la fosse aux *chirrhs*. Jaarod le vit mordre une bête au cou et lui arracher la chair avec ses dents alors que les animaux fous lui déchiraient déjà le ventre. Töl, prenant la tête de l’un d’eux, l’écrasa contre la paroi en criant :

— Khopjot ! Voilà pour toi et ton festin du matin, c’est un beau jour pour mourir !

Un *chirrh* le fit taire à jamais en lui arrachant la tête.

Tous regardaient ce spectacle affreux. Jaarod l’épée à la main, était hypnotisé par le combat furieux de son serviteur. Mais il se ressaisit avant ses geôliers. Il coupa les deux bras d’un premier avant de le décapiter. Le second, qu’il reconnut pour celui qui l’avait arrosé de pisse, il lui enfonça la lame dans les boyaux, il la tourna donnant de grands coups dans le ventre du mercenaire, qui étouffa ses cris avec son sang giclant sur la poitrine de Jaarod. Le troisième glissa sur le rebord du puits et servit de chair à *chirrh*. Quel festin se fut pour les animaux exaltés.

¹⁰ Insulte réservée spécifiquement aux Kaliokar-niens par ceux qui ne les aiment pas.

¹¹ Certains humains ont une haine viscérale envers les alnébéens et leur philosophie “humaniste”, aussi pour les déprécier, ils utilisent souvent des expressions ambiguës.

Le commandant, se voyant seul à la merci de son ex-prisonnier, se mit à genoux et supplia qu'on lui laisse la vie sauve, qu'il ne faisait que son travail, "mal payé" précisa-t-il. Jaarod lui fit un sourire éternel avant de lui trancher la tête.

— Tenez-les tout beaux, dit-il aux chirrh en leur jetant le crâne.

C'est à ce moment-là que ses frères arrivèrent, ils avaient eu fort à faire contre la centaine de mercenaires qui occupaient ce donjon. La moitié avait rejoint ses ancêtres et l'autre était en fuite, laissant quelques membres déchirés sur le carreau.

Ses hommes l'entouraient et criaient leur joie de le retrouver sain et sauf, et même l'épée à la main.

— Jaarod ! Notre chef, notre frère. Je suis si heureux de te revoir. Tu n'as pas perdu la main dis-moi ? Où est Töl ?

A ce nom, le regard de Jaarod se fit noir, il serra les dents et laissa tomber un :

— Mort.

— Comment ça "mort" ?

— Mort pour me sauver, il a fait honneur à son nom. Les chirrhs l'ont becqueté jusqu'à la moelle. Laissez-moi !

Jaarod s'approcha du puits où gisait ce qu'il restait de son serviteur, son ami. Il mit un genou à terre, s'appuyant sur son épée, il pria :

Khopjot rejta saarvatma

Khopjot rejta amdama

Khopjot rejta frölma

*Kol seness tolavar adjamsaa*¹²

Les chirrhs, paraît-il, laissèrent Jaarod prendre le cadavre de Töl. Il porta lui-même le corps sur ses épaules sur tout le chemin. Dans un silence pesant, alors que l'aube naissait dans les brumes orangées, le cortège arriva ainsi jusqu'au camp.

Jaarod posa le corps sur une table et parti avec une hache.

— Jaarod, laisse-nous t'aider, dit un de ses frères.

— Non mon frère, c'est à moi qu'incombe ce travail, merci... bois à la santé de Töl !

Plantant là ses frères, ils décidèrent de suivre l'avis de leur chef. Ils éventrèrent quelques outres et burent en chantant la mémoire de Töl ou en récitant des poèmes furioux et glorieux.

Jaarod installa un bûcher sur la plage, il y mit trois jours¹³, et alors que Nifath prenait sa course nocturne Jaarod, déposa délicatement le corps de Töl, le couvrit d'une de ses capes et mit le feu. Il cria :

— Khopjot, dieu des épées, reçoit la fière âme de cet ami, de ce frère ; accorde-lui la vie éternelle auprès de toi, qu'il combatte les luups de Kswa pour sa propre gloire.

Le feu faisait rage et la tunique de Jaarod commençait à prendre feu, il sauta à pieds joints du brasier et tous chantèrent la gloire de Töl et de Khopjot.

Töl frölnogg, hodarkal deth avak crone

Töl frölnogg, saisstur trojdaar nussavar

Kel Khopjot foktatet lar pail ung bovattolavar

*Ler viir deen gorrhen, ler viir der lar ethnaar*¹⁴



Mémoire de Töl

Alors que le feu se mourrait à l'aube, ce 18 du Luup¹⁵, certains ont dit avoir vu une larme couler sur la joue du guerrier...

...Mais personne n'en est sûr.

¹³ Du matin au crépuscule du 21 décembre.

¹⁴ Traduction de "La prière aux guerriers" :
Töl notre frère, quel honneur de t'avoir connu
Töl notre frère, tu seras toujours avec nous
Que Khopjot te foute la paix et boive avec toi
Le vin des guerriers, le vin de l'éternité

¹⁵ Vers six heures, le 22 décembre.

¹² Traduction de "La prière aux servants" :

Khopjot reçoit mon serviteur

Khopjot reçoit mon ami

Khopjot reçoit mon frère

Qu'il soit avec toi à jamais

JANIS
UNE SANDALE VERTE
À BOUCLE D'ARGENT

Il vivait à *Allis Haast*, la capitale nordique du Royaume des Serpents d'Allis Haast, un esclave de grande beauté que simplement l'on nommait Janis. C'était un esclave de compagnie qui servait aux plaisirs charnels des clients d'une *bâan*¹⁶ populaire, sur le port d'Allis Haast. Janis, malgré sa petite taille ; il ne faisait qu'un mètre quatre-vingt-quinze, avait un charme absolu ; de grands cheveux roux qui lui tombaient sur les fesses ; des yeux jaunes le faisaient ressembler étrangement à un *cza*, sans les ronronnements car Janis avait des manières raffinées très naturelles. Enfin, il avait été abandonné à sa naissance, il y a plus de deux cent cinquante ans ; et depuis son jeune âge il avait appris le métier de *jodsaar* (esclave de joie). Il appartenait au patron de cette *bâan*, Thür, qui était pour lui plus qu'un maître, mais aussi presque un père. Voilà l'histoire de Janis.

— Oh Janis, j'aimerais t'avoir bientôt.

— Oui Mathold, si cela est ton désir.

Janis traînait sa douce mélancolie sur les quais du port. Il aimait regarder les oiseaux marins se disputer un poisson ou plonger dans l'eau glacée pour pêcher. Il aimait écouter les récits des voyageurs qui débarquant, allaient boire une pinte pour rafraîchir leur gosier salé. Ce matin-là, sixième jour du *rhnat*¹⁷, il faisait beau avec ce ciel bleu laiteux légèrement orangé. L'aube de *dôr* éclatait de ses rayons chauds et déjà le port était en pleine activité.

Janis, qui ne prenait son service qu'au jour du crépuscule, *Dôranhnaar*, s'asseyait généralement sur un rebord du quai et regardait l'horizon.

— Janis, mon petit, peux-tu m'aider à décharger ces caisses de poissons ? Pigfrut a la crève et je n'ai personne pour le remplacer.

— Oui Ragnor, avec plaisir.

En silence, comme à son habitude, Janis aida le marin pêcheur dans son labeur quotidien. Tout le monde sur le port ; en tout cas tous ceux qui y avaient une activité ; connaissaient Janis et sa disponibilité pour aider au-

tant que pour écouter ou regarder. Il était apprécié pour cette amabilité douce, son calme égal et sa discrétion totale.

Il alla déjeuner ce septième jour du *rhnat*¹⁸ chez Aélène qui tenait une *bâan* simple et principalement dédiée à la restauration et à la consommation de boissons sans alcool. C'était une jeune, belle et grande alnébéenne aux cheveux courts et blonds. Elle avait un grand visage allongé, mais très esthétique, un nez fin et harmonieux, ainsi que de très beaux yeux bleus reposants. Elle parlait très peu et c'est pour cela qu'elle aimait partager un *caan* bien chaud et sans sucre avec le jeune Janis.

— Demain je te montrerai un livre. De la poésie *shâassienne* de la première dynastie ; un texte merveilleux que j'ai retrouvé dans les archives de ma dix-septième mère¹⁹.

— Merci Aélène. Oui, demain c'est bonne idée.

Janis se leva et parti pour flâner dans les rues du quartier du port. Il n'allait jamais dans les autres quartiers de la gigantesque capitale. En effet, au dernier recensement, il y a une centaine d'années, on comptait plus de soixante millions d'habitants, dans quatre-vingt-trois quartiers. Les quartiers populaires ou industriels se situent à l'est et au nord ; les quartiers bourgeois, économiques et politiques, au sud et surtout à l'ouest, sur les contreforts des monts des *andoolnen*. Au centre, se situent principalement les universités.

La rue principale du quartier du port, est la *Naak-Allis*, large avenue à cinq voies de chaque côté. On y trouve bien sûr des *bâans* fréquentées par les touristes et les ouvriers des ateliers du quartier, mais aussi des épiceries, les *eptals*, où l'on peut acheter nourriture et quincaillerie. Des marchands de vêtements, et d'autres commerces de tout type. Les dix voies de la rue sont bondées de véhicules *chtallomobiles*²⁰ ainsi que des longues *aarchtall*, les véhicules de transport en com-

¹⁸ Midi du 2 avril.

¹⁹ Les alnébéens, comme nous l'avons déjà vu, ont une espérance de vie de plus de 2500 ans, aussi et étant donné qu'ils peuvent procréer à partir de seize ans (en moyenne) ; leurs familles se composent d'un très grand nombre de générations ; d'où l'expression "dix-septième mère", c'est à dire de la seizième génération avant sa propre mère.

²⁰ *Chtall*, cheval ; *chtallomobile*, à traction de *chtall*.

¹⁶ Les *Bâans* sont des lieux sociaux où l'on se rencontre pour jouer, discuter, chanter et faire l'amour.

¹⁷ Matin du 2 avril.

mun. Les bâtiments de chaque côté de la rue, ont en moyenne plus de vingt-cinq étages ; et depuis l'invention de l'ascenseur hydraulique, leur rénovation a redonné une seconde vie au quartier auparavant détesté.

Mais Janis ne se sentait pas très à l'aise dans cette rue, aussi il a pris, comme généralement, la seconde rue à droite, la rue Joolaar-Naar avec ses artisans créatifs et joyeux. Certains de ceux-là se retrouvent souvent à la terrasse de la Joolaar bâan de Farmoth le jeune. De grands rires éclatent et saluant Janis d'un bonjour enthousiaste, ils continuèrent leur palabre ou leur partie d'ekecht.

Continuant sa promenade, tout droit, vers le temple de Peldha, l'esprit de la mer et de ses êtres vivants dans la nouvelle religion. Il s'approcha d'un mendiant qui sur les marches du lieu espérait quelques *alns* pour se nourrir. Janis aborda le mendiant, et lui mettant la main sur l'épaule en lui souriant amicalement, il lui déposa une pièce brune de dix alns.

— Merci ami, qu'*Alkandrass* te garde.

— Belle et bonne journée mendiant, va chez Farmoth, à la Joolaar bâan, et dis-lui que tu viens de la part de Janis, il te réservera une belle pinte que tu pourras partager avec des amis. Que l'*alkendrass* te guide.

Puis poursuivant sa marche solitaire dans les rues affairées du quartier, il tourna à gauche pour arriver au skarr d'Elbarh, espace verdoyant où les enfants inoccupés par leurs études viennent prendre une pause en jouant aux jeux communautaires de leur âge : *balaarcel*, *tounaar* ou *quiaar* en bois. Les enfants connaissaient bien Janis, ce skarr étant un de ses préférés.

— Janis, viens pousser ma *balaarcel* !

— Janis, viens jouer avec nous !

— Janis, tu veux bien me lire une histoire ?

Quelques gamins sont venus à lui en l'entourant de leur gentillesse. Janis souriait, il aimait leur insouciance, celle qu'il n'a jamais connu.

Il s'assit et prenant un livre dans la *bilblaarben* commune, il lit le reste de la journée. À la fin de l'après-midi, il rebroussa chemin jusqu'à la bâan de Thür afin de prendre son service. Ce huitième jour du Rhnat²¹, il arriva chez Thür, on le vit plutôt souriant et détendu.

Un grand guerrier se présenta, il venait de la lointaine Nalern, capitale de Kaliokarn. Il cherchait le repos et la compagnie d'un jeune jodsaar.

Janis était là.

— Bonjour guerrier, veux-tu boire quelque chose pour te détendre ?

— C'est une bonne idée jeune homme, sers-moi une hanaar bien fraîche !

Janis revint avec deux chopines et prit place, à table, en face du guerrier bonhomme. Selon la coutume des jodsaar, avec ses propres pieds nus, il réchauffa les pieds du guerrier sous la table, sans un mot mais avec un sourire d'ange. Il était heureux de cette rencontre, pourtant pas si nouvelle, car nombre de guerriers venaient ici pour trouver un peu de compagnie, aussi bien d'une femme que d'un homme²².

— Combien la hanaar, dis-moi petit ?

— Un aln Seigneur, dit-il en baissant la tête respectueusement.

— Et combien pour toi jeune jodsaar ?

Rougissant un peu, mais plus par la joie que l'attention du guerrier lui prodiguait que par prudence.

— Cinq alns pour un instant, vingt-cinq pour la nuit Seigneur.

Le guerrier prit sa bourse, il en sortit une grosse pièce dorée et la plaqua de sa paume sur la table. Thür s'approcha discrètement, il avait remarqué l'émotion de Janis, il ne voulait en aucun cas intervenir dans sa joie.

— Tiens tavernier d'bâan ! Voici un grand aln²³ ! Ce petit mérite bien ça.

Sans un bruit, Thür s'empara de la pièce et retourna à ses occupations.

Le guerrier faisait un honneur particulier à Janis ; on n'avait jamais donné autant pour ses services. Il se sentait tellement heureux. Il regarda le guerrier, à la fois surpris et reconnaissant. Il lui sourit affectueusement. Le

²² L'homosexualité sur l'Alnébé est aussi naturelle que tout ; il n'y a guère que certains humains pour suivre les bizarres préceptes de leur divinité unique. Lorsqu'ils commettent des exactions contre un jodsaar, ils finissent généralement, et selon les pays, soit en camp de rééducation populaire (*Yannosh*), au sanatorium (*Okmiir*), en colonie pénitentiaire (*Éliakandre*) ou tout simplement en taule (*Aar*).

²³ Un grand aln vaut cent *aln*. Payer une grosse somme pour une nuit avec un jodsaar est un honneur et non une contrainte.

guerrier but la chopine d'un trait, et les deux prirent le chemin de l'étage, par l'escalier, Janis ne détestait pas profiter de cette gravitation pour jauger son partenaire ; c'était son petit plaisir. Il ouvrit la porte de sa chambre à son hôte et le laissa passer, avec une galanterie sincère. Il lui proposa de prendre un bain chaud.

— Oui garçon, mais avec toi alors.

— Pour te masser ou pour les papouilles ?

— Un peu des deux peut-être.

Janis avait appris l'art du massage tel qu'il est pratiqué à Shâass la douce, et avec douceur et patience il caressa les deltoïdes de son compagnon.

Une fois séché par de moelleuses serviettes de *molitne* tiédie à la vapeur ; ils se couchèrent dans le grand lit couvert de peaux de *zeerb* de *Lofst* et d'*anliir* d'*Aar*. Lovés l'un contre l'autre ils écoutèrent le silence légèrement interrompu par un doux feu de bois que Janis avait allumé.

— Quelle est cette douce odeur si sucrée Janis ?

— Une bûche de Palfraar.

— C'est un merveilleux moment, je te remercie du bon du cœur mon petit.

Janis était heureux, la douceur du guerrier kaliokarnien ; car il était de ce pays, il avait remarqué un tatouage particulier au creux du dos, un tatouage qu'il connaissait bien pour avoir pratiqué nombre de guerriers durant ses nuits. Il s'endormit la tête sur l'épaule de l'étranger, heureux, confiant.

Au matin, Janis caressa le drap à côté de lui, cherchant la compagnie du guerrier, mais sa main ne rencontra que le drap et les couvertures.

Se redressant tout d'un coup, comme frappé de terreur, il regarda à l'endroit où avait dormi le guerrier. Incrédule d'abord, il tourna et retourna la tête cherchant la silhouette aimée dans la pièce.

Personne.

Il se recoucha, se recroquevilla sur lui même, mis la tête entre ses genoux et commença à pleurer. Tout son corps tremblait de désespoir.

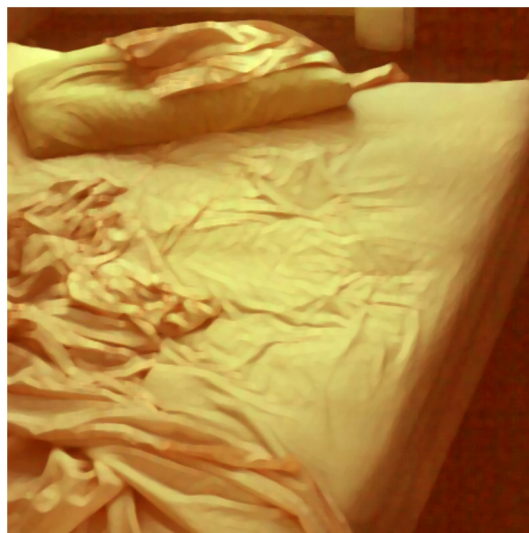
Plus rien.

Il prit ses habits, mis ses sandales vertes aux boucles d'argent, s'habilla comme mécaniquement, les yeux perdus dans le vague. Une tristesse infinie dans ses prunelles jaunes.

Il sortit de la chambre. Il descendit. Fit un signe de la main à Thür qui lui sourit tendrement.

C'est la dernière fois que l'on vit Janis.

Quelques jours plus tard, des pêcheurs trouvèrent au milieu de leur filet une sandale... verte à la boucle d'argent.



Personne

RAMNA PALDE
L'AMOUR PERDU D'ADRAMAPUR

Il faut d'abord vous décrire la capitale de l'empire de Wiloomné, vous la raconter. Car Lhôm est l'une des plus grandes, des plus belles et des plus célèbres cités du monde.

Lhôm a été construite depuis le palais d'Oelaère²⁴, il y a des dizaines de milliers d'années. La ville s'est étendue à partir du delta du Ganmnée jusqu'aux contreforts des Aalbarts, la chaîne des montagnes de Wiloomné, berceau légendaire du peuple ramnarane²⁵.

Depuis la fin de la guerre des Brumes, il y a dix-huit ans, on compte près de dix millions d'habitants à Lhôm. Du centre bourgeois et ses grands immeubles de plus de cinquante étages, et ses ouvrages d'art jusqu'aux maisons individuelles des banlieues ouvrières, simples et fonctionnelles.

À partir du palais d'Oelaère, de larges avenues, bordées d'Yssfräl Valéria aux branches pendantes jusqu'au sol, offrent un lieu de promenades, d'inspirations ou d'activités sportives. Ces avenues, au nombre de huit, partent en faisceau, tout droit.

L'économie de Lhôm, basée essentiellement sur les pierres marines précieuses, en fait un centre artistique et économique de première ampleur. Et avec ses fonderies et son industrie touristique, Lhôm a une renommée mondiale que personne ne conteste.

C'est ici que ce déroule ce drame, bien avant la Guerre des Brumes, un drame qui est devenu chanson et légende.

Nous sommes le 257^{ème} jour du tigre²⁶ de l'an 147223 de l'ancien temps.

Adramapur, futur prince-roi de la cité lacustre de Lhôm, était ce qu'on appelle un bel alnébéen ; très grand avec ses deux mètres quatre-vingt-dix, fin et élégant naturellement. Il avait de très longs cheveux blancs qui lui descendaient dans le dos, un visage extrêmement paisible et des yeux vert très clair. Il avait une peau mate et soyeuse. Enfin il

s'habillait très simplement, à la mode des jeunes de son époque.

— Ramna, apporte-moi mon peignoir s'il te plaît, il commence à faire un peu frais dehors.

— Oui Maître.

— Ramna, fit le prince en faisant une moue adorable, je t'en supplie, je te l'ai dit un million de fois, ne m'appelle pas "Maître" ; je t'aime et je ne peux supporter l'idée d'un quelconque pouvoir sur toi, mon doux et bel amour.

— Pardonnez-moi Maî... Prince. J'ai beaucoup de mal à me faire à votre amour qui comble mes jours.

Ramna Palde était au service d'Adramapur depuis qu'elle était toute jeune. C'était une jeune alnébéenne d'une beauté extraordinaire, un corps souple et une voix suave et douce. Des cheveux noirs qui lui tombaient aux chevilles, des yeux aussi noirs mais scintillants de bonté et de gentillesse. Elle mesurait plus de deux mètres soixante-quinze, une taille moyenne pour une femme alnébéenne. Elle était si parfaite de plastique qu'on la prenait souvent pour une apparition divine.

— Ramna, viens ici que je te recoiffe un peu, tes cheveux sont tout emmêlés.

La jeune fille s'approcha, et très respectueusement, elle se mit à genoux, dos au prince. Elle n'osait trop le montrer, mais elle était très éprise du prince.

Adramapur s'adressa à sa bien-aimée, d'une voix soudainement maussade, triste.

— Dis-moi mon doux cœur... me pardonneras-tu ton anniversaire ? Je souffre tellement de ce qu'on va t'infliger pour tes vingt ans.

Ramna tourna son visage vers celui qu'elle chérissait tant, des larmes coulaient sur les joues des deux amoureux.

— Jamais ma chère âme. Mais que pouvons-nous contre cette coutume et ce destin qui s'acharne.

Cette coutume à laquelle Ramna faisait allusion était celle "du Passage", ancestrale et barbare coutume qu'aucun souverain wiloomnien n'avait abolie : au vingtième anniversaire de chaque esclave, celui-ci ou celle-ci était marqué au fer rouge, aux armes de son Maître ou de sa Maîtresse. Et Adramapur n'en voulait pas, mais la loi était la loi, même dure.

²⁴ Premier souverain de Wiloomné, arrière petit-fils d'Alkandrass, la Pierre d'Alkandre (cf "La légende d'Alkandrass")

²⁵ Les ramnaranes sont décrits dans "Rrakass, l'ordre noir de Khana".

²⁶ Après-midi du 26 septembre.

— Oui mon doux cœur, Jaardamuun, notre empereur, notre seul espoir, j'en suis certain, t'aurait libérée. Et ce coma dans lequel il est, qui n'en finit pas.

— Ce coma qui est notre destin, chère âme.

Adramapur éclata en sanglots et se laissa choir à ses genoux.

— Je sais... lui seul peut le faire. Lui seul peut t'épargner, par cet affranchissement, la douleur du Passage. Qu'y puis-je ?

Difficilement, Adramapur finit de coiffer sa belle. L'heure du Passage s'approchait, inexorablement. Il régnait un silence, presque religieux, entre la belle et son amoureux. On n'entendait au loin, juste le chant de quelques oiseaux, volant dans le ciel azuré de cette funeste journée. Au jour de Dôranaar²⁷, dans quelques heures, Ramna serait marquée au fer rouge, aux armes d'Adramapur, selon l'ancestrale coutume.

— Le déjeuner de notre seigneurie est servi. Vint dire un serviteur.

— Accompagne-moi Ramna, déjeune avec moi, s'il te plaît.

La frêle et douce jeune fille se lova dans les bras de son amour, et ils marchèrent ainsi, imbriqués l'un contre l'autre, jusqu'au salon des repas.

Le Salon d'Aebass était un lieu de recueillement, de lecture et aussi un lieu où le Prince aimait à s'y restaurer. De grandes fenêtres, donnant sur la baie du delta, au sud, offraient à Dôr l'occasion de réchauffer la pièce et de se refléter dans un grand miroir poli, pour en adoucir l'éclat. Une grande bibliothèque en bois d'Aebass, sorte de bois d'ébène, moins noir et plus brillant, couvrait le mur d'ouest, faisant face à une gigantesque tapisserie de Luvigny, la ville aux artisans de Wiloomné.

D'énormes coussins, très doux et très confortables, reposaient au sol, permettaient ainsi de s'allonger en toute quiétude et très agréablement.

Une joueuse de Flunjaar²⁸ ; berçait ce moment avec sa douce musique.

Le couple s'assit, face à face, sur les coussins. Un serviteur entra.

— Le Prince veut-il une collation avant que l'on apporte les mets ?

— Oui Analtabase, apporte-nous deux jus de jirlä²⁹. Bien frais s'il te plaît. Ça te va mon cœur ?

— Oui mon âme, merci.

Et se tournant vers le serviteur, d'ajouter :

— Merci Analtabase de cette attention.

Le serviteur revint avec deux grands verres à jus, en forme de tube transparent mat.

Durant le déjeuner, nulle parole ne fut prononcée. Seule la musique continuait d'habiller ce moment. Puis ce fut l'heure de la cérémonie. Ramna devait aller se changer pour se voir meurtrie, marquée aux armes de son bel amour.

Les amoureux se séparèrent.

Mais le temps était là et Ramna ne revint pas. Cela inquiéta Adramapur qui monta alors dans les appartements de sa servante.

Elle était là, sur son balcon, presque nue dans un linge de soie de Shâass blanc, sa peau déjà si blanche était maquillée de blanc d'Yblisl, elle avait peint ses lèvres d'un rouge excitant de Nalern, ses joues orangées et les cils chargés de noir de Kaliokarn.

Le Prince, dans l'encoignure de la porte, fut hypnotisé, il ne put rien dire, aucun mouvement faire. Le bras gauche contre le chambranle, la bouche bée.

Elle était si belle. Magnifique.

Il vit sa douce pensée se renverser et disparaître dans le vide.

Quelques instants plus tard, le corps de la belle fut trouvé au bas de son balcon. Démantelée, ce n'était plus qu'une poupée inerte et sanglante.

Adramapur, prenant d'un de ses gardes un couteau, voulut se suicider aussi. Il en fut empêché au dernier instant par ce même garde, qui le désarma promptement. Le Prince, à genoux, prit la tête de sa bien-aimée dans ses bras, il pleurait toutes les larmes de son corps.

²⁷ Il y a quatre périodes, qu'on appelle communément "jour", durant une révolution du monde autour de son soleil : 1-Fathranaar (Jour de la mort des Lunes), de 00h01 à 06h00 (la nuit). 2-Dôrnaar (Jour de Dôr [le soleil]), de 06h01 à 12h00 (la matinée). 3-Dôranaar (Jour de la mort de Dôr), de 12h01 à 18h00 (la journée). Et 4-Fathnaar (Jour des Lunes), de 18h01 à 00h00 (le crépuscule).

²⁸ Flutiaux de Syst en bois d'Aar. Assez courante, mais très appréciée.

²⁹ Le Jirlä est une sorte de banane qui aurait la texture et le goût d'une orange amère. Fruit typique du royaume de Shâass.

Les soldats qui l'entouraient eurent le plus grand mal à ne pas céder eux aussi à épancher leur tristesse, tellement la souffrance de leur prince était grande.

Ce n'est qu'une bonne heure plus tard que le Prince se releva. Il alla coucher sa belle esclave sur son lit. Puis sortant du palais, il ordonna que l'on n'y mette le feu.

Le palais multiséculaire de Lhôm fut brûlé, gigantesque bûcher à la gloire de la douce Ramna. Adramapur regarda l'incendie assis en tailleur, sur un coussin d'esclave jusqu'au lendemain.

Alors que les ruines fumantes étaient éclairées des premiers rayons du soleil orangé d'Alnébé, le Prince resta immobile, fixant de ses yeux perdus l'horizon de son amour mort.

Il refusa toute nourriture durant plus d'une semaine.

Puis, il se leva, en silence il alla jusqu'à son bureau, et se remit au travail, il le fallait bien.

Vingt jours plus tard, suite au décès de son prédécesseur, Jaardamuun et alors qu'il venait à peine d'être sacré *Empereur régnant de Wiloomné*, lors de la grande fête de Lhôm-Yflib qui consacre la fin de l'été, Adramapur signa son premier décret qui fut dit de par tout l'empire et fut écrit :

C'est encore la loi aujourd'hui à Lhôm. Unique pays au monde à ne plus soumettre leurs esclaves au fer rouge de la marque nalbéide, la marque des esclaves.

On peut voir contre le tombeau d'Adramapur, qui disparut après un long règne de 325 ans, une petite niche, où seule une bougie éternelle brûle de sa blancheur, en souvenir de Ramna Palde, doux cœur brisé de son Prince.



Disparaître dans le vide

« À Lhôm, plus aucun esclave, mâle ou femelle, ne sera marqué par le feu. La marque de leur attachement sera de l'encre indélébile de Zacaude, au doux pinceau de poil d'afrim, telle est la volonté du Prince, telle est la volonté du peuple. »

LETTRES-NOUVELLES
DE L'ALNÉBÉ

Lors d'une mission diplomatique, dans la cité blanche et froide d'Yblisl, tout au nord du monde, j'ai eu à rencontrer un alnébéen d'exception. Ce dernier fort petit pour notre race, ne mesurant pas plus d'un mètre quatre-vingt, était d'une corpulence hors de mesure. Connu de ses chefs comme étant intenable et d'un caractère impossible, il avait été chargé des basses besognes d'interrogatoires.

Ce milicien aimait rire, boire, manger et surtout... surtout, se battre. Le rictus de douleur de ses victimes lui offrait le plus doux des plaisirs.

Mais un jour, il advint qu'il soit reconnu juste et droit. C'était lors d'une de ces soirées fort arrosées de grandes lampées d'hanaar mousseuse et d'ykviir glacée. Il venait de sortir d'une de ces bâan populaires et enfumées du côté des docks. La nuit était froide et venteuse. Le bord de mer était tout juste éclairé de quelques lampadaires publics dont la graisse d'arfoïl brûle lentement. Il croisa un couple d'alnébéens, fort beaux tous deux, un jeune et l'autre moins. Ils se tenaient la main avec une tendresse infinie. Le milicien, bien que préférant pour lui-même les belles et accortes alnébéennes, fut touché de cette image de bonheur.

Il commençait à continuer son trajet...

Soudainement, une ombre jaillit devant lui en courant, un alnébéen maigre et dépenaillé. Le milicien n'eut que le temps de voir le scintillement d'une lame. Alors qu'il se retournait pour suivre des yeux ce type étrange, il le vit planter sa lame dans le dos du plus âgé de ce couple qu'il venait de croiser.

Le meurtrier s'enfuyait en criant

— Azrhaat ! Ce qui, dans la langue commune peut se traduire par « Gagné ».

Gagné quoi ? On ne le sut jamais. Sans doute un de ces fous qui suivent les adorateurs de Loth, dieu du chaos dans la mythologie Yblislienne...

Foudroyée, la victime tomba à terre.

Le milicien, tout d'abord surpris, se mit alors à la poursuite du meurtrier. Court sur pattes, Aram n'en était pas moins un coureur sans égal. En quelques minutes, il rattrapa le coupable en sautant sur lui, le prenant par la taille. En un clin d'oeil il lui avait attaché les

main dans le dos et sa lame sur la gorge du criminel, ils revinrent sur leurs pas.

Arrivé sur le lieu du drame, où le pauvre jeune alnébéen tenait dans ses bras son ami, sa tunique blanche maculée de sang. Autour d'eux, il y avait quelques badauds qui grognaient déjà contre l'insécurité et se plaignaient que la milice ne faisait rien. Le retour du milicien et de son prisonnier les fit taire.

Il fit mettre le meurtrier à genoux.

Dans ce pays, l'Empire des Brumes d'Yblisl, la justice est expéditive, plus que partout ailleurs dans le monde.

La victime était là, son agresseur à genoux et le milicien pointant le bout de son épée sur la gorge du scélérat. Il demanda au jeune infortuné ce qu'il souhaita qu'il fit.

— Qu'il meure !

Le milicien prenant son élan, coupa net la tête du supplicié. Celle-ci roula dans le caniveau pour en rougir le fond.

On prit les deux corps, et selon la coutume nordique, ils furent liés ensemble et jetés dans la mer. Ainsi, durant l'éternité, la victime rappellera au criminel son forfait.

J'étais ici, ce soir-là, et j'ai félicité le guerrier pour sa chasse et le prompt jugement.

La mort était passée et voulant mieux connaître ce petit bout d'alnébéen ainsi que ce jeune dont on avait pris le cœur, je leur offris un repas dans une auberge simple mais à l'atmosphère chaude et reposante. Nous avons discuté jusqu'au petit matin de Numratanhnaar. C'est là que je sus le nom du milicien : Aram Macnoem ainsi que celui du jeune alnébéen : Athanur d'Amblin. Ce dernier devait devenir l'un de mes amis les plus chers, poète et chanteur merveilleux, incomparable artiste à la voix mélancolique.

Je ne revis plus Aram de mes jours, mais je sais que sa lame serait désormais respectée.

Syst, 25 du Loup 2008

Cette histoire m'a été contée par Lokmaar Stal, mon ami. Elle raconte la mort d'un guerrier Kaliokarnien, Jaarod Khânhaar, dont j'ai déjà écrit un épisode précédemment.

Ce jour-là, Jaarod et sa troupe travaillaient pour un seigneur des côtes d'Akhôo, au sud-ouest de Kaliokarn. Ils étaient en expédition de « ravitaillement » sur les côtes voisines de Baéria.

Ils arrivèrent en vue de ses réputées riches côtes de Baéria au petit matin. Le vent fouettait leurs visages salés, et profitant de la brume, leurs coques frottèrent le sable.

Le seul bruit que l'on pouvait entendre était celui des oiseaux de mer.

La ville qu'ils convoitaient était à un jet de pierre, aussi, c'est en silence qu'ils mirent le pied sur la plage. Jaarod et son ami Ankar furent les premiers. Soudainement, une flèche venant de nulle part, fendit l'air de son trait et plongea dans la poitrine d'Ankar. Foudroyé, il tomba au sol dans un cri rauque. Un jet de sang sortit de sa bouche, vint cingler le poitrail de Jaarod.

La surprise de cette mort fut le signe que les dieux les voulaient féroces. Aussi, ils obéirent.

Tandis que toutes les épées se levaient et qu'un chant de vengeance envahit leurs gorges, Jaarod retira sa cape rouge et en couvrit son compagnon :

— Que les loups de Kswa t'accueillent mon frère.

Ils coururent sus à la ville, sous une nuée de flèches. Certaines trouvèrent leur chemin par la volonté de mauvais esprits.

Jaarod, fou de rage, courant de ses grandes jambes arriva à la porte juste avant qu'elle ne se fermât. Ne pouvant se servir, dans la position où il était, de son épée, il retira sa ceinture de cuir et frappa l'ennemi derrière la porte. On entendit alors son rire tandis que la porte était enfoncée. Les pauvres hères qui en défendaient l'huis furent massacrés à grands coups d'épée et de hache. Le sang repeignit le bois de rouge. Les quelques morceaux de porte qui purent être utilisés furent enflammés et servirent de torche. Jaarod déchira son pull et en entoura un manchon qu'il lança de son

bras puissant, au-dessus d'un toit. La pointe s'enfonça dans le crâne d'un archer.

Des maisons, sortirent des femmes et des enfants qui voulaient échapper au massacre. Quelques hommes en armes essayèrent bien de se défendre, mais les guerriers étaient comme des loups aux yeux rouges. Hommes, femmes et enfants furent précipités dans l'ombre éternelle. Les mains des hommes furent coupées selon la tradition des éclatants guerriers de Kaliokarn, car ainsi on leur interdisait l'entrée au paradis, le Vaalrhom.

Le sang coulait de leurs bras, à tel point que la chemise de Jaarod avait changé de couleur. Il la déchira d'un geste nerveux.

Attrapant une femme qui se lançait vers lui, coutelas en avant, il l'étrangla avec le tissu rougeoyant. Ils s'abattirent dans les maisons, mettant le feu ici, égorgeant femmes, enfants et animaux ailleurs. Leur fureur était à son comble. Jaarod vit ses pantalons prendre feu. Dans un cri de douleur, il se roula par terre, parmi les cadavres et les tripes des victimes. Il se releva et disparut dans la ville en flammes, l'épée levée, en criant et riant comme un fou.

Le massacre continua ainsi jusqu'au crépuscule, jusqu'à ce qu'aucune vie ne restât en ce lieu.

On retrouva le corps nu de Jaarod. Il était couvert de sang, tenant encore son épée fermement. On lui avait coupé deux doigts, sans doute pour lui voler aussi son arme.

Ils sont revenus sur la plage avec leur butin et leurs morts. Jaarod fut placé sur un radeau de fortune, les bras croisés sur sa poitrine, l'épée toujours dans sa main droite, pour combattre à jamais au Vaalrhom. Le radeau enflammé glissa sur l'eau et se perdit dans la brume de la nuit tombante. Voilà ce qu'il advint d'un guerrier fier et courageux de l'Alnébé, Jaarod Khânhaar, fils d'Imgkâar.

Améasha, 59 de l'ours 2004

En cherchant dans les archives de la grande bibliothèque de Shâass, à Améasha, j'ai trouvé un vieux grimoire poussiéreux, aux pages jaunies à force d'oubli... on y raconte certaines légendes.

Voici l'une d'entre elles ; celle de Diirdris Druum.

En des temps reculés de l'Alnébé, il y avait au royaume insulaire de Shâass un ermite, on le disait penseur, poète et philosophe, peut-être était-il un peu de tout cela. Diirdris Druum vivait seul avec son serviteur. Depuis des mois, il tentait de finir un ouvrage sur ses origines et n'y arrivait pas. On le voyait sortir, la tête basse, regardant le sol, les mains dans le dos. Perdu dans ses pensées, il allait et venait sur la plage, durant des heures, face à sa demeure.

Des semaines passèrent, il s'enfermait de l'aube au crépuscule, sortant de moins en moins souvent. Les ouvrages anciens que son serviteur lui apportait s'empilaient autour de lui.

Ce fut un matin doux, durant le ballet des oiseaux dans la baie de Shâass aux premiers rayons de l'aube. Dendiis Jaanus, le serviteur de Diirdris fut réveillé par une clameur montant du rez-de-chaussée. Son Maître venait de crier :

— Il me faut trouver un dragon ! Un Dragon rose !

En effet, le Dragon rose, à la différence des autres de son espèce est à peine plus grand qu'un chaton. Doué de la parole, on le considère comme un esprit vertueux et sage. Mais tout le monde sait que ce n'est là qu'une légende et que les Dragons, roses ou pas, n'existent pas !

Dendiis descendit quatre à quatre les escaliers et se dirigea vers la porte du bureau. L'air accablé il fut contraint de répéter ce qu'il savait... les dragons roses ne sont qu'une légende.

— Mais non, je te dis ! Je viens de découvrir une feuille manuscrite, pliée au milieu d'un codex antique, l'histoire de la création de ces êtres. Si ma traduction est exacte, on le trouvera sur les pentes occidentales du Mont Shâanimha Dâpuur au nord de l'île.

Diirdris, se levant de sa chaise d'un coup, se dirigea vers une armoire à vêtements.

— Habille-toi Dendiis, nous partons de suite !

— Puis-je te demander, Maître, ce que le Dragon rose, si toutefois il existe, pourra t'apporter ?

S'arrêtant quelques instants devant une pile de chemises, Diirdris dit d'un air pensif et presque inaudible...

— La lumière qui me manque... l'ancestrale sagesse... un peu d'aide...

— En ce cas...

Dendiis, fit ses bagages dans le même temps que son Maître, et tous deux partir dans la deuxième heure de la matinée. Chacun avec un sac sur le dos et une natte de marche roulée.

Le chemin était assez long, mais l'un et l'autre étaient de bons marcheurs.

C'est au bout de trois jours d'une marche agréable, sous un soleil de printemps, parmi les arbres colorés ou au travers des champs de fleurs que les deux alnébéens arrivèrent aux abords du lieu recherché.

Les pentes occidentales du Mont Shâanimha Dâpuur étaient, à ce moment final de la journée, éclairé des derniers feux du soleil orange d'Alnébé. De la verdure proliférant de l'endroit s'exhalaient de doux parfums flottant dans l'air, un silence apaisant régnait alentour, aucun bruit d'animaux sauvages ne venait interrompre ce paysage.

— C'est ici ! Joignant le geste à la parole, Diirdris posa son sac, se mit en tailleur et sortit une flûte très fine et longue.

Dendiis imitant son Maître, était en tailleur aussi dans l'herbe douce des pentes de la belle et majestueuse montagne.

— C'est un flûtiau de Syst en bois d'Aar ?

— Tout à fait petit, la douceur de sa musique devrait attirer celui que je cherche.

Diirdris commença à jouer de l'instrument. Un petit air très doux aux accents systiens. De longues minutes s'écoulèrent ainsi, sans que rien ne se passe. L'heure succéda aux minutes, la nuit était proche. Diirdris continua à jouer. La nuit tomba et les lunes jumelles d'Alnébé succédèrent au soleil. Il continua à jouer durant des heures. Dendiis, harassé de sa marche, déroula sa natte et se coucha sans rien dire de plus, n'osant déranger son Maître. Il s'endormit.

Il fut réveillé le lendemain par la même musique. Il était dos à son maître et ne s'inquiétant de rien. Il roula la natte consciencieusement et la rattacha à son sac. Puis se préparant à faire demi-tour pour écouter son Maître jouer encore, il s'aperçut que ce dernier dormait encore profondément, allongé de tout son long sur sa natte. Saisi de stupeur, il ne put que pivoter la tête en direction de la musique.

Il vit alors, assit en tailleurs parmi les herbes un petit animal rose, aux surprenantes ailes fines et griffues. L'être tenait délicatement dans ce que l'on peut appeler des mains, la flûte fine et longue de Syst, et jouait négligemment, les paupières closes, le même air systien de Diirdris. Mais il y avait cette fois une certaine mélancolie dans la musique qui s'élevait.

Discrètement, Dendiis réveilla son Maître en lui faisant signe de ne faire aucun bruit.

Un sourire extraordinaire éclaira le visage du pèlerin encore endormi. Il fit signe à son serviteur qu'il avait compris et se mettant en tailleur, il lui indiqua de faire de même.

Tous deux, silencieusement, regardèrent le Dragon rose avec une affection profonde, ils le regardèrent de longues minutes jouer de l'instrument. Il émanait de cette scène un amour immense et empathique.

Puis, le petit être rose ouvrit les yeux, posa la flûte doucement à son côté. Il sourit aux deux auditeurs silencieux et recueillis. Ses ailes se mirent en mouvement, il lévita au-dessus des herbes, fit quelques tours dans les airs, virevoltant de-ci de-là, apparemment joyeux. Très doucement, il s'approcha de l'épaule de Diirdris, s'y posa et clôt lentement ses paupières.

La matinée se passa ainsi. Deux alnébéens assit en tailleurs dans la verdure des basses pentes du Mont Shâanimha Dâpuur, avec sur l'épaule de l'un d'eux, un Dragon rose.

C'est dans l'après-midi que le petit être ailé rouvrit les yeux, il mit sa main entre sa bouche et l'oreille de Diirdris et lui chuchota quelques phrases.

Le visage de l'alnébéen s'éclaira soudainement, il avait reçu l'enseignement qu'il cherchait depuis tant d'années. Il était heureux.

Il remercia le Dragon rose, dont il eut à connaître le nom : Adjhin. Et lui offrit la flûte en cadeau.

Diirdris et son serviteur Dendiis repartir pour leur maison.

Diirdris finit son oeuvre sans plus être gêné.

Dendiis était heureux pour son Maître.

Et certains jours, on dit que sur les basses pentes du Mont Shâanimha Dâpuur, on entend quelques fois la douce musique d'une flûte aux accents mélancoliques.

Des nouvelles héroïc fantasy dans un autre monde, sorti de l'imagination de l'auteur : Alnébé. Un monde avec son histoire, ses nations, ses dieux et... ses habitants. "En cherchant dans les archives de la grande bibliothèque de Shâass, à Améasha, j'ai trouvé un vieux grimoire poussiéreux, aux pages jaunies à force d'oubli... on y raconte certaines légendes."

- Adhjin Delph, le dragon rouge
 - Töl de Frö, le brasier de khopjot
 - Janis, une sandale verte à boucle d'argent
 - Ramna Palde, l'amour perdu d'adramapur
- et en supplément :

Lettres-nouvelles de l'Alnébé

...et en page suivante, la carte géopolitique de l'Alnébé, dessinée par Saarnël de Glad en l'an 2000 (fond de la Bibliothèque de Nalern).

